

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 24

Artikel: Réponse à l'article "A qui de répondre"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

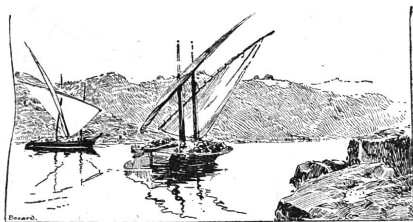
ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1922 pour

3 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



RÉPONSE A L'ARTICLE

« A QUI DE RÉPONDRE »

1° Les nombreuses publications parues à l'occasion des centenaires vaudois de l'Indépendance et de 1803 ont beaucoup parlé du drapeau vaudois, ou plutôt des armoiries vaudoises.

Dans sa première séance du 16 avril 1803, le Petit Conseil proposa au Grand Conseil pour couleurs le vert et le blanc et pour sceau un champ vert clair et blanc divisé en deux bandes, deux mains jointes tenant une épée surmontée d'un chapeau de Guillaume Tell ; devise : *pro libertate et fœdere*.

Cette proposition fut rejetée.

Immédiatement après et dans la même séance, un nouveau projet fut présenté et adopté par le décret suivant :

Le Grand Conseil du Canton de Vaud
décrète :

1° Les couleurs du Canton de Vaud sont le vert clair et le blanc.

2° Le sceau du Canton de Vaud aura pour empreinte, conformément au modèle présenté, un écusson coupé en deux bandes vert et blanc. Dans le champ, on lira LIBERTE ET PATRIE et au-dessus de l'écusson, sur une bandelette flottante, on lira CANTON DE VAUD.

C'est peu clair et peu héraldique.

Les anciennes armes du Pays de Vaud représentaient trois collines vertes sur un champ d'argent. Ces trois collines abaissées et nivelées ont donné la partie inférieure de l'écusson actuel du Canton de Vaud (Verdeil).

Un vitrail du seizième siècle de l'église de Brou, près Bourg-en-Bresse (dont une reproduction se trouve dans l'église de Moudon), donne comme armoiries du Pays de Vaud un fond blanc avec montagne noire.

Le vert, qui apparaît dans nos écussons cantonaux suisses avec St-Gall, était la couleur favorite des partisans du nouvel ordre des choses. En 1780, l'avant-veille de la prise de la Bastille, le peuple de Paris assemblé sous les marronniers du Palais Royal, adoptait, sur la proposition de Camille Desmoulins, « le vert, couleur de l'espérance, comme signe de ralliement ». L'orateur, raconte Mignet, attache une feuille d'arbre à son chapeau, tout le

monde l'imité ; les marronniers sont presque dépouillés de leurs feuilles.

Les patriotes vaudois adoptèrent cette couleur et la portèrent avec ostentation dans les fameux banquets où l'on chantait « Ça ira », et où l'on toastait en faveur de la « grande nation ». Si bien que cette couleur fut déclarée séditieuse par LL. EE.

« Mais le vert devint toujours plus la couleur à la mode.

Bergier-Lemaire écrivait à La Harpe le 24 janvier 1798 : « La proclamation de Ménard et Desportes a produit tout l'effet que nous en attendions. Arrivée hier à 7 heures, demi-heure après elle a été connue de toute la ville et aussitôt la cocarde verte a été placée sur plusieurs chapeaux couvrant des têtes influentes. Ce matin, le Deux-Cent en corps s'en est paré et a été imité par la généralité des citoyens. »

Et dans le *Journal officiel* du 15 pluviôse an VI (3 février 1798), nous lisons :

« Hier à la pointe du jour, le drapeau vert flotait sur la maison où s'assemblent les membres du Comité de Réunion ; on y lisait : *République Lémanique*. Le vert, comme on sait, était la couleur de Guillaume Tell, Stauffacher et Melchthal : c'est aussi l'emblème de l'espérance que doit avoir une république qui naît sous les auspices de la grande nation. »

Où l'auteur de cet article a-t-il appris que le vert était la couleur de Guillaume Tell ? Mystère. Cette idée, qui avait peut-être cours dans le peuple, explique la vogue de cette nuance que nous aimons voir, à côté de la couleur blanche, sur notre écu vaudois.

* * *

2° La syllabe *ens*, qui termine plusieurs noms d'endroits, est le suffixe germain *ingen*, traduit en latin par *ingis*, devenu dès le neuvième siècle *ens*, *eins*, *enges*, *anges*, *inge*, quatre formes qui ont chacune leur région : de Fribourg à Echallens, l'on rencontre Sullens, Boussons, etc. ; *ins* au sud de l'Aubonne : Prangins, Bursins ; *in* à Neuchâtel : Marin, Vermondin ; *inges* à Genève : Pressinges, Puplinges ; *anges* dans la vallée de la Broye et près de Morges : Auboranges, Martherenges, Préverenge. Ces noms sont, disons-nous, la forme allemande de *ingen*. (D'après Jaccard : Topougnire.)

3° *Villard* ou *Villars*, *Velars* (Velâ en patois), nom de nombreuses localités de la Suisse romande, suivies souvent d'un nom propre généralement germain ou composé avec ce nom qui est celui du fondateur ou premier possesseur d'un fonds.

Du latin *villare* : réunion de villas, de fermes ; le *d* et le *s* sont des lettres parasites qui apparaissent de bonne heure. Ainsi on trouve un Willelmus de Villard en 1255.

Villaret est un diminutif de Villars.

Villars devient Villiers dans le Jura bernois. (D'après Jaccard : Topougnire.)

RECTIFICATION

Cheseaux. — Un malentendu dans mes renseignements a fait croire que l'écusson, décrit dans le numéro de samedi dernier du *Conteur*, avait été adopté. Ce projet, qui paraissait être bien accueilli, a été abandonné pour admettre un écu de gueules au chef d'argent, sur le tout gironné azur et argent.



PÈ LÈ Z'ÈPETEAU



QUAND on è bin mau fotu, qu'on è tot cadiquo, tot badzo, tot moindro, tot reitrent, qu'on canfàre dein son lhi quemet de la soupa que borbotte, eh bin ! n'è pas l'embarra, mà on è dâi iâdzo tot conteint de trovâ pè l'èpeteau cauquon que vo soigne et que coudhie vo guéri. Ao bin, se lâi a pe rein à fère, à no bailli po rein on beliet po lo cemeliro. Tot parâi, lâi a pas à repipâ, vo soignant adràî bin dein lè z'èpeteau, principalement tandu la guerra iô s'èin è passâ de totè lè sorte et bin dâi z'autro avoué.

Stausse que vo vu dere sè sant passâie dein on èpeteau de pè Paris iô lè tsapplia-brè, lè tsapplia-tsambe l'ant z'u pas mau à fère stau z'an passâ.

Pequatiûdra, de pè Malapalu, s'ètai eingadzî peindeint la guerra dein elia compagni que lâi diant la *légion étrangère*. Faut dere que l'ètâi on coo que tot lâi ètai bon, lo mau et lo bin, mà principalement lo mau. L'avâi fé la guerra contre lè z'Allemand et preteindâi qu'èin avâi ètèrti on ridò moui.

Cein m'èbahie pas tant : ne pouâve dza pas lè cheintre quand l'allâve à l'ècoula. Sè pas se cein lâi avâi portâ bounheuu, mà vo djûro que l'avâi adi passâ eintremi dâi bâle sein ein reçâidre pî la quuva de iena. L'avâi z'u quauque dzo de condzi. Desâi que l'ètâi po pouâi r'ècourâ lè bâodéron dâi *tranchées*. Et pu l'avâi z'u einvya de revèrè son Malapalu. Mà n'ètâi pas venu bon et croûte leinga lâi ètai vegnâ.

Onna demèindeze la vèprâ, lè dzouveno lo coenâvant po cein que l'avâi demorâ quauque teimps à Paris. Lâi desant po lo tsecagnî :

— Quemet a-to pu resta pè Paris ? Noutron monsu l'èincourâ no dit que Paris l'è onna Babylone. (Clia Babylone l'ètâi onna vela dâi z'autro iâdzo que l'ètâi pllienna de cotiein.)

— Onna Babylone ! que repond Pequatiûdra, vo garanto que lâi a pas mè de croûte guieux à Paris qu'à Malapalu !

* * *

Et Pequatiûdra s'è reimmmodâ po la guerra. Sti coup, n'a pas z'u atant de tchance, et on biau dzo s'è reveilli à l'èpeteau avoué la tita que lâi écarfâlâve. Peinsâvo vâi, assebin ! L'avâi reçû on melion que lâi avâi devourâ la mâiti de la tita derrâi et coffè la cervalla. Mà lè *chirurgien*, quemet ie diant âi tsapplia-brè per lè, sant dâi tot fin. Lâi ant sailliâ la cervella, l'ant plliemâie quemet on pllionne onna truffye boullâita, l'ant messa godzi quauque dzo dein de l'iguie que l'avâi de la sau po ne pas que lè motse l'aulant cailli. Adan lo mâidzo l'a de à Pequatiûdra :

— Te sâ, on tè dèfeind de sailli dau pâilo dèvant qu'on l'ausse rabètsi on bocno la cervella dein la boula. Cein n'arâi pas bouna façon.

Mâ Pequatiûdra n'a rein voliu oûre. S'è bo et bin sauvâ ! Lô vaitèc que quauque dzo aprî, lo mâidzo lo reincontre et lâi dit dinse :